

De l'ouragan à la brise légère

*Dr. Jacques Mabit,
TAKIWASI, Centre de Réhabilitation de Toxicomanes et de
Recherche sur les Médecines Traditionnelles
Tarapoto, PÉROU*

*Conférence Idées-Psy¹,
Paris, FRANCE,
2 Mai 2012*

Résumé

L'exploration de notre être intérieur nous renvoie souvent à cette opposition apparente entre le monde de la manifestation et le monde invisible des principes, entre ce qui crie en nous et ce que chuchote l'âme. Car les «chemins de Dieu sont élevés au-dessus des nôtres» (Is. 55,6-9.) et sans doute l'objet de cette quête intérieure consiste dans le dépassement de cette séparation entre le monde d'en-haut et celui d'en bas pour que la Volonté du Père s'applique ici-bas comme elle s'applique déjà là-haut. Ainsi, nous clamons pour être aimés tandis que notre âme nous chuchote « aime » ; nous crions pour être reconnus tandis qu'elle nous susurre «reconnais l'autre et le Tout-Autre ». Les initiations des peuples premiers, dans leurs expériences de l'extrême, conduisent l'individu à se rendre à son humanité et rejoindre ce lieu intime où il redevient un être « au cœur et à l'esprit brisés ». On voit alors, lorsque l'homme touche sa propre misère, surgir et déborder du corps, spontanément, l'essence de l'âme qui demande pardon et rend grâce. Jamais contrition et gratitude ne me sont apparues aussi authentiques, manifestations de la mémoire incarnée dans les tréfonds du corps. Car comme Elie (1 R 19, 9-21), l'homme rencontre Dieu non dans l'ouragan fou de ses fantasmes, les secousses sismiques de sa frénésie, ou le feu dévorant de ses passions, mais, au milieu du silence, dans le souffle léger d'une brise intérieure...

1. Le constat

Si tant est que l'on veuille bien ouvrir les yeux, le premier constat qui s'impose à notre conscience contemporaine est celui-ci : « Nous sommes malades ». Et tout thérapeute le sait, aucune guérison n'est possible sans que le patient n'admette en tout premier lieu qu'il est malade et donc nécessite de soins. Et je m'aventurerai à affirmer que le diagnostic est sérieux.

En 2011, le Médiateur de la République, Jean-Paul Delevoye, dans un rapport final, dresse un tableau très sombre de l'évolution de la société française, épuisée, en plein «burn-out», elle ne fait plus confiance... Injustice, impuissance, déshumanisation, mécontentement, lassitude, perte de la solidarité, conflits intergénérationnels... le dernier médiateur a cependant tenu à glisser quelques notes positives dans son bilan crépusculaire: «76% des Français en 2010 disent avoir besoin d'un but commun, contre 67% en 2009. La société a besoin de sens.»

Or il nous semble que cette somme de symptômes dresse le diagnostic d'une pathologie de la modernité ou post-modernité qui pourrait se résumer dans la « perte du sens ». c'est-à-dire d'un vécu qui ne trouve plus de justification et où l'individu est appelé, non plus à vivre véritablement mais à « fonctionner » comme bon consommateur ou citoyen « exemplaire », à savoir soumis docilement aux exigences de la statistique, des

¹ Conférence prononcée dans le cadre du cycle de conférences 2011-2012 d'IdéesPsy, Série : Cris et chuchotements de l'âme, Paris, le 2 Mai 2012. Le Dr. Jacques Mabit est médecin, fondateur en 1992 du Centre Takiwasi, situé en Haute-Amazone péruvienne, qui tente d'allier les savoirs traditionnels indiens avec la psychothérapie occidentale pour offrir un protocole de traitement innovateur pour les toxicomanies et la santé mentale en général.

besoins du marché ou de la pensée unique. Cette uniformisation de l'être, cette « macdonalisation » massificatrice tend à gommer les particularités, les singularités de chacune et de chacun, en instituant une forme de bonheur indifférencié. La voie de la différenciation progressive, de l'individuation au sens junguien, suppose au contraire de cheminer vers ce qui fait notre vocation au sens fort, ce à quoi nous sommes appelés, voués, ce qui nous habite, ce qui a été ensemencé à nos origines, par notre source première qui se trouve dans le Désir divin (cf Isaïe). Nous voici donc fortement invités, et de plus en plus contraints, à une forme de régression collective, celle du bonheur de pacotille, d'un prétendu bonheur formaté comme un paquet de lessive. Un bonheur béat de bovins décérébrés, enveloppé d'un beau papier-cadeau qui semble le rendre attractif et décent : celui de l'humanisme moderne. « Tout l'monde il est beau, tout l'monde il est gentil ». Notre obligation absolue serinée par toutes les propagandes ou sirènes contemporaines est d'être heu-reux ! Et au cas où, par distraction ou faiblesse, nous n'aurions pas trouvé ou compris comment vivre heu-reux, la modernité nous a concocté des recettes de cette félicité égotique, narcissique, un petit bonheur sur mesure, soporifique, anesthésiant, loin de celui rencontré par Félix Leclerc et qui « chantait sur le bord de son cœur ». En bref, comme le signale éloquemment Fabrice Hadjadj, la technocratie moderne associée à un humanisme sans transcendance qui se présente avec les prétentions d'un vrai réalisme, nous concocte un « salut de substitution », pour un monde sans illusion et efficacement amélioré².

Mythe du risque zéro, de la sécurité absolue, laissez-vous bercer, « on » vous protège. « Ils » s'occupent de vous... c'est cet Anonyme cajolant, le Grand Indifférencié maternant, qui nous invite à le rejoindre et nous fondre ainsi, la conscience repue, dans ce vaste projet d'indifférenciation collective, qui nous propose ni plus ni moins de nous dissoudre au sein d'une immense fusion incestuelle, voire incestueuse³.

Or l'inceste est très répandu actuellement en France⁴ (2 millions de personnes soit 3% de la population) et suscite de multiples pathologies psychiques et physiques⁵. Une enquête Ipsos de 2012 révèle que les victimes d'inceste sont plus déprimées : 98 % des victimes d'incestes se sentent ou se sont senties « régulièrement très déprimées », contre 56 % dans le reste de la population, ce qui est aussi énorme. Elles ont par ailleurs des rapports aux autres plus difficiles que le reste de la population française. Il s'agit donc véritablement d'un problème de santé publique révélateur d'une « ambiance » collective de la société française contemporaine.

Etant de ce fait placés comme des rejetons de ce Grand Indifférencié maternant, nous devenons les fils de Personne. En adoptant cette origine indéfinie, nous rejetons par là-même toute filiation déterminante. Notre

² Ouvrage dont je recommande fortement la lecture : « *N'est-ce pas toujours le projet de la technocratie: produire le surhomme pacifié du grand hypermarché mondial ? A chaque fois il s'agit de fabriquer la société parfaite où le pain, la paix et la terre offrent à l'homme un bonheur de bête repue* ». Fabrice Hadjadj, « La foi des démons ou l'athéisme dépassé », Ed. Salvator, 2009, pp. 40-41.

³ Un exemple éclairant est constitué par le devenir de l'Instinctothérapie, école de régénération nutritionnelle recommandant la suppression des aliments cuits et le recours à l'instinct olfactif et gustatif pour sélectionner les aliments crus agréables et donc considérés bons pour la santé (Voir « La guerre du cru » de Guy-Claude Burger). Basée sur des arguments rationalistes (donc pseudo-rationnels), son fondateur étant physicien de formation, cette régression de la culture (caractérisée par l'introduction du feu et du sel) à l'état de nature (instinct, crudivorisme, l'agréable comme critère du bon), soit exclusion symbolique du Père et fusion avec la Mère-Nature, s'est traduite ensuite par des tendances à l'indifférenciation sexuelle au sein du groupe de disciples proches du fondateur et finalement des pratiques conduisant à des accusations judiciaires de pédophilie. A noter que le fondateur de cette thérapie s'était lui-même traité au départ avec succès d'un cancer de testicule, localisation significative d'indifférenciation cellulaire s'assimilant à une autocastration ou encore à la somatisation d'un refus inconscient de la filiation et de la fonction paternelle. La guérison physique semble avoir été possible en partie par la translation de la problématique somatique sur un plan psychique profond et même spirituel.

⁴ Une enquête commandée par l'AIVI (Association internationale des victimes de l'inceste) à Ipsos en 2009 calcule que près de 2 millions de personnes sont concernées. « Mais je pense qu'il s'agit plutôt d'une personne sur dix, souligne sa présidente, Isabelle Aubry. Nous voulons montrer que l'inceste, cela n'arrive pas que dans les fermes de la France profonde. Ce n'est pas un phénomène marginal, c'est un fléau de santé publique ». « Tous les milieux sont touchés. Ce n'est réservé ni à une élite, ni à des familles défavorisées », rappelle le docteur Vila, du Centre de victimologie pour mineurs de l'hôpital Trousseau. (Le Figaro 27/01/2009).

⁵ La Croix, le 10.05.2010, relate les résultats d'un sondage Ipsos sur « les conséquences médicales et psychologiques de l'inceste », réalisé pour l'Association internationale des victimes de l'inceste. Le journal retient que « les victimes d'inceste souffrent de multiples pathologies, bien plus que le reste de la population française. À commencer par la dépression »



identité se dissout dans un égalitarisme réducteur de toute singularité. Puisqu'il n'y a plus de fils, il n'y aurait plus de Père. Notre plus haute condition serait alors celle de fonctionnaires au service du Grand Anonyme. Car le fils doit un jour accepter de reconnaître pleinement son père pour devenir à son tour pleinement Fils et donc héritier de son Père. L'Écriture nous le signale par exemple dans le Prologue de St Jean :

1. Il (le Verbe) était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.
2. Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.
3. Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom,
4. Qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés⁶.

Ce qui est également l'occasion de nous rappeler que nos parents ne nous ont pas donné la vie mais nous l'ont transmise. Ils s'inscrivent dans la chaîne de ceux qui ont reçu la vie et contribuent à la perpétuer et d'une certaine façon peuvent être considérés comme co-créateurs. Mais cette co-création constitue également une grâce qui procède du Créateur unique. Or cette amputation de l'origine fondamentale de toute vie, cette « forclusion » du Père-le-Vivant, nous rend des orphelins spirituels. En clinique, il est facile d'observer comment une mère surprotectrice, en s'identifiant comme « donneuse » et non « transmettrice » de vie, finit par s'approprier les attributs de la toute-puissance créatrice et peut ainsi « posséder » son enfant. Le mot « posséder » n'est ici pas trop fort : le Père Gilbert Gagnon, exorciste expérimenté, cite dans un ouvrage, entre les circonstances favorisant la possession, les relations surprotectrices de la mère vis-à-vis de son enfant. Ce dépassement des figures parentales pour retrouver notre filiation première joue un rôle considérable dans les processus de guérison en nous permettant de ne point rester bloqués dans les affres des traumatismes infantiles et accéder au Désir divin qui est un en-deçà du désir de nos parents.

Car voilà que le Désir divin du Père Éternel a été substitué par le désir freudien de Papa Freud. Le Bien objectif s'efface devant le bien subjectif : faites-vous plaisir d'abord ! Non pas la joie qui découle de la découverte du sens profond et immanent de l'existence, mais la recherche du sensitif insensé, de la submersion dans les sens et passions, l'ivresse artificielle, principe de toutes les toxicomanies et dépendances massives de la modernité. Et au cas où vous n'auriez pas encore découvert où se cache cette jouissance secrète, « on » vous l'indique clairement, c'est dans votre sexualité primitive refoulée, votre pulsion primaire pervertie par la culpabilisation judéo-chrétienne. La plus haute cime du bonheur humain résiderait dans un vaste « sentiment océanique » que cependant le grand Maître de son propre aveu n'a jamais entrevu lui-même⁷.

Cette tentative de gommer l'altérité, de refuser la filiation divine, la tentation de rejoindre l'autre par une régression fusionnelle plutôt que par l'effort des voies de la différenciation, conduit progressivement à une indistinction des frontières du moi et du non-moi, à une perte de l'identité. La fusion devient confusion. Tant et si bien que cette disposition intérieure finit par se somatiser et instaurer une progressive indifférenciation biologique. Notre système immunitaire en charge de discerner entre moi et non-moi y « perd son latin », confond anticorps et antigènes, et finit par s'autodétruire en ne distinguant plus l'ami de l'ennemi. Les maladies auto-immunes croissent de 15% tous les dix ans, de même que les maladies précisément appelés « orphelines », filles du fameux Personne dont nous serions devenus les zélés serviteurs !

Cependant la soif de l'authentique qui tenaille l'être humain ne se trouve point satisfaite par ces ersatz frauduleux et, depuis les profondeurs de l'inconscient ou les hauteurs de son inspiration la plus élevée, il rejette ce faux bonheur, cette fausse ivresse, ce faux père, cette fausse jouissance. Car il sait « quelque part

⁶ Traduction du *Prologue de l'évangile selon Jean* par Augustin Crampon (rédaction: 1864; édition: 1894)

⁷ Freud, *Malaise dans la culture*, (1929).



en lui » qu'il a non seulement le droit d'accéder à cette vérité de la vie mais il en a de plus le devoir⁸. Mais l'homme dans sa souveraine liberté a encore la possibilité de rentrer dans le déni, de s'enfouir dans l'oubli de sa soif la plus secrète, de nier jusqu'à l'évidence de sa propre existence. Et c'est précisément au sein de cette culture folle de la négation de soi que se font jour avec une fréquence accrue les troubles de la mémoire. Celui qui refuse obstinément de grandir retourne en enfance et s'oublie soi-même dans la vacuité des démences séniles et la maladie d'Alzheimer.

Or c'est le mouvement inverse qui nous est proposé, à savoir faire mémoire de notre nature et destinée humaines. Et celles-ci nous renvoient inévitablement à la question de notre incarnation entendue dans son sens étymologique d'habitation pleine de notre « chair ». En hébreu le mot « chair » englobe aussi bien la dimension psychique que somatique. De même dans les traditions chamaniques, la notion de corps dépasse la simple constitution physique pour embrasser le corps psychique et même le corps spirituel. Notre être n'est donc point amorphe mais au contraire doté d'une forme spécifique, là encore différenciée, qui régit ces différents niveaux énergétiques, du plus dense du corps-matière au plus subtil du corps de lumière ou corps de gloire selon la tradition chrétienne. L'incarnation ne suppose donc pas la descente d'une âme dans un corps pré-constitué, simple réceptacle de ce qui serait notre essence immatérielle, mais au contraire la constitution simultanée du corps physique et de l'âme s'informant réciproquement, distincts mais inséparables. Dans ce contexte-là, on ne doit plus confondre le péché de la chair dont parle l'Écriture avec une transgression sexuelle, mais comme un refus de l'incarnation dans toutes ses dimensions. Et ces différents corps doivent être nourris pour subsister et croître... et d'une nourriture substantielle. Le refus de « croquer à belles dents » dans la vie, le refus de se nourrir, génère cette épidémie d'anorexie contemporaine. Mais encore faut-il bien comprendre que cette anorexie n'est pas seulement physique mais aussi psychique et surtout spirituelle dans ses fondements. L'anorexie mentale renvoie donc à un refus fondamental de vivre, d'accepter le don de la vie.

Or Dieu se présente lui-même à Abram, pas encore nommé Abraham, en lui disant « Je suis El Shaddai » (Genèse 17 :1). Et une des lectures étymologiques de ce Nom est celui de « Source de Nourriture pour les Nouveau-nés »⁹. Dieu se définit donc, entre autre appellation, comme le Père-Nourricier, celui qui nourrit au sein. Où l'on peut voir une double invitation, bien sûr celle d'accepter ce lait spirituel et d'autre part celle de se reconnaître nouveau-né, faible, vulnérable, dépendant mais aussi capable de retrouver la pureté, l'innocence et la spontanéité de l'enfance. A ne pas confondre évidemment avec une régression infantile dans une foi naïve baignée d'inconscience. Ce lait de la croissance sera suivi d'aliments plus substantiels au fur et à mesure de l'aptitude à intégrer, digérer, métaboliser des nutriments plus consistants. Les apôtres reprendront ces métaphores à leur niveau quand Paul déclare à ses disciples « Je vous ai donné du lait, non de la nourriture solide, car vous ne pouviez pas la supporter » (1 Corinthiens 3 : 2) ; ou Pierre à son tour : « Désirez comme des enfants nouveau-nés le lait spirituel et pur afin que par lui vous croissiez pour le salut » (Pierre 2 : 2). Dans ce contexte chrétien, on peut alors mettre en perspective les événements bibliques essentiels reliés à la nutrition, depuis la transgression initiale de l'ingestion du fruit défendu jusqu'à sa réparation dans le repas pascal et le sacrifice eucharistique. Les grecs désignaient le Christ par le mot « Synthesis » (σύνθεσις), en effet dans ce Dieu fait chair se trouve la synthèse parfaite du matériel et de l'immatériel, du visible et de l'invisible, de la chair et de l'Esprit, Dieu fait homme et homme-Dieu.

⁸ Face à la question des toxicomanies, le philosophe et thérapeute suisse Pierre-Yves Albrecht, Fondateur et animateur du Centre des Rives-du-Rhône pose par exemple la question du « devoir d'ivresse », *Le Devoir d'ivresse : les itinérances du thérapeute*, préface de Jean-Yves Leloup, éd. Terra Magna/Georg.

⁹ The rabbinic theory is that שָׁדַי may be formed by the particle שָׁ, meaning who, which, or where, or that, plus the word אֵי, meaning sufficient, enough. Hence the name Shaddai contains the meaning of **Self-Sufficient**. שָׁדַי may be a derivation of the unused verb שָׁדַד, which probably has to do with to moisten or to pour (judging from the cognates and derivatives). One of those derivatives is the word שָׁד, breast, bosom, used both in erotic scenes and the practical usage of feeding babies. The name Shaddai may have originated in Akkadian, meaning **Mountain**, but to a **Hebrew** audience that hears God introduces Himself as El Shaddai, it must have meant both **Destroyer**, **Self-Sufficient One** and **Source Of Food For Babies**.

<http://www.abarim-publications.com/Meaning/Shaddai.html#.T4uVrbMVOSo>



Cette pulsion collective vers le désincarné se retrouve autant dans la consommation cannabique (première drogue au niveau mondial) que dans la fascination du virtuel, de l'invasion de l'image et du voir, des relations numérisées¹⁰, ou de la chasse à la bonne fortune dans les machines à sous... Les tendances réparatrices les plus saines comme celle d'une alimentation équilibrée peuvent facilement être investies par les obsessions réductrices de la pureté alimentaire et autres formes d'angélisme¹¹. La quête de la nourriture spirituelle peut se transformer également dans une tentative fakirique de ne s'alimenter que du prana...

Toxicomanies, maladies de dégénérescence, pathologies auto-immunes, anorexie, Alzheimer, relations incestueuses, autant de domaines où les soins de la médecine conventionnelle se montrent non seulement particulièrement inefficaces mais souvent hautement toxiques ou invalidants. Camisole chimique, interventions agressives, toxiques ou affaiblissement intentionnel des défenses immunitaires, participent du déni collectif et de l'exclusion du « sens » de la souffrance et de sa dimension spirituelle. La iatrogénie atteint des sommets inégalés¹² et va jusqu'à devenir une des premières causes de mortalité (troisième cause des décès aux USA)¹³.

Tout est prévu pour nous rendre heu-reux... c'est-à-dire normalisés.

Tous les troubles et difficultés de l'existence se trouvent classés dans le DSM V américain (Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux) ou son équivalent par l'OMS (CMI 10 – Classification Internationale des Maladies). Tout état de tristesse, de révolte ou même de joie peut s'analyser comme un trouble mental. Le DSM identifiait 112 troubles mentaux dans sa première mouture en 1952, le DSM IV en 1994 en répertoriait 374. On peut se demander évidemment si la psychiatrie affine progressivement ses diagnostics ou bien si les individus sont de plus en plus malades psychiquement. Du trouble de calcul chez l'enfant à la consommation de café en passant par tous les tics et changements d'humeur, il est à craindre que pas un seul individu ne puisse prétendre être libre d'une étiquette psychiatrique... et du besoin correspondant d'être traité. On peut aussi s'inquiéter de constater que dans le DSM V en préparation, a été introduite la notion de « désordre d'opposition défiante » ou ODD (Oppositional Defiant Disorder) caractérisé par une opposition persistante avec provocation associées à une colère persistante (plus de 6 mois), avec de fréquents excès et un mépris pour l'autorité... On voit aisément comment une structure sociale ou politique autoritariste pourrait trouver à justifier ses impositions à partir d'une classification qui est d'ordre consensuel plutôt que scientifique. Nous reviennent en mémoire les considérations prophétiques de Thomas Szasz ou celles de Michel Foucault sur la folie... Ce meilleur des mondes se dessine sous nos yeux alors que l'injonction thérapeutique obligatoire à domicile a été adoptée récemment en France¹⁴ ou qu'une pandémie de grippe annoncée comme extrêmement dangereuse autorise les obligations vaccinales

¹⁰ Je ne peux m'empêcher de reprendre ce sketch comique où les « diableries » informatiques menaient une paysanne inculte, mais très au fait du numérique, à dire « face de bouc » au lieu de face book !

¹¹ A noter d'ailleurs que l'ange du Mal, le Satan, lors de la deuxième tentation de Jésus au désert, Lui propose cette envolée angélique : *Alors le diable l'emmène dans la ville sainte, le place sur le faite du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il a été écrit qu'aux anges il donnera des ordres pour toi, et sur leurs mains ils te porteront, de peur que ton pied ne se heurte contre une pierre ».* (Mt 4, 5-6)

¹² Neuf cents accidents médicaux surviennent chaque jour, en moyenne, dans les hôpitaux et cliniques français dont près de 400 considérés comme « évitables », et plus de 600 hospitalisations sont causées quotidiennement par des accidents médicaux, appelés événements indésirables. (deuxième enquête nationale sur les événements indésirables graves liés aux soins –Eneis-)

¹³ La troisième cause de mortalité aux Etats-Unis, après les décès dus aux maladies cardio-vasculaires et au cancer est attribuée à des causes iatrogènes, selon le Dr. Barbara Starfield de John Hopkins (Département de Politiques et Administration de la Santé, Ecole d'Hygiène et de Santé Publique, John Hopkins, Baltimore, MD). Ce qui fait un total de 225.000 morts, sans compter les effets adverses des actes médicaux comme l'incapacité et toutes formes de troubles. Même si ces chiffres sont surestimés, il existe une très grande marge avec la cause suivante de décès, à savoir les maladies cérébro-vasculaires. (Starfield B. Is US health really the best in the world?, Journal of the American Medical Association. 2000 Jul 26;284(4):483-5.)

¹⁴ «Projet de loi relatif aux droits et à la protection des personnes faisant l'objet de soins psychiatriques et à leurs modalités de prise en charge». Il s'agit d'une loi organisant les soins psychiatriques sous contraintes en ambulatoire. Automne 2010.



même si finalement, comme les armes de destruction massive en Irak, cette prophétie catastrophique s'est révélée une énorme farce... qui cependant n'a appelé aucune réflexion ultérieure de fond ni finalement fait rire personne.

En l'absence d'une approche véritablement sémantique qui permette d'accéder au sens de la souffrance et d'un abord holistique de celle-ci due à la fragmentation des spécialités ; face à la démission et au découragement des « enseignants » (enseignants mais aussi éducateurs, religieux, parents) ; le souffrant en appelle à ce qui reste de l'image traditionnelle de la médecine de chevet. Les médecins généralistes se trouvent aux premières loges pour gérer ce mal-être collectif qui envahit leur cabinet à travers des manifestations variées et diffuses, somatisées ou pas. Ainsi, selon une étude de l'anthropologue et ethnologue Claudie Haxaire, les généralistes assumant quatre cinquièmes des troubles mentaux ont fini par inventer une nouvelle maladie, qui ne figure pas encore au DSM, qualifiée de « souffrance psychique »¹⁵. Ils y répondent à partir de leur formation universitaire largement formatée par l'industrie pharmaceutique et carencée en instruments thérapeutiques non médicamenteux de l'ordre de la psychothérapie, la relation d'aide ou l'écoute empathique. En 2004, lors du congrès de la Société d'Etudes et Traitement de la Douleur (SETD) à Montpellier, financé généreusement par des laboratoires pharmaceutiques, s'est fait jour la notion d'un « droit à ne pas souffrir ». On comprend mieux cette nouvelle injonction thérapeutique, qui se rapproche du déni du réel, quand lors de cette rencontre on apprenait que déjà la vente des antalgiques représentait un tiers du marché des médicaments en France. Les « troubles mentaux », à travers la prescription d'antalgiques, stimulants, sédatifs et autres produits psychotropes, représentait en 2006 le quatrième poste des dépenses pharmaceutiques dans notre pays¹⁶. Nous consommons, en France, trois fois plus de tranquillisants et d'antidépresseurs que nos voisins européens. Et cette surconsommation augmente chaque année. En effet, si selon le Bureau International de Contrôle des Stupéfiants des Nations-Unies situé à Vienne, la consommation de médicaments psychotropes, dans les pays du Nord, dépasse l'abus de toutes les drogues illicites sauf le cannabis, la France demeure largement en tête de ce palmarès¹⁷. Qu'est-ce que cette statistique cache ou révèle de la trahison de notre nation face à sa vocation profonde ?

Ne peut-on y voir le détournement d'une authentique réponse à l'inquiétude psycho-spirituelle par un substitut insatisfaisant mais économiquement rentable comme le suggère le neuro-psychiatre Boris Cyrulnik ?¹⁸.

¹⁵ Ses contours sont encore flous et sa construction est largement implicite. Les médecins empruntent la dénomination de ses symptômes à la psychiatrie (dépression, anxiété, angoisse, pour l'essentiel), tout en décrivant en fait des comportements connus depuis longtemps, mais ne relevant de la médecine que depuis peu : c'est le collectif (la « société ») qui les a médicalisés. (Haxaire C et al. Représentations de la santé mentale et de la souffrance psychique par les médecins généralistes (Bretagne occidentale).

¹⁶ Les Français sont les premiers consommateurs de psychotropes en Europe. Le constat est établi depuis plus de dix ans, mais une étude, rendue publique jeudi 29 juin 2006, apporte enfin un éclairage sur les raisons de ce phénomène. Commandée par l'Office parlementaire d'évaluation des politiques de santé (OPEPS) à une équipe de chercheurs (Inserm et université Bordeaux-II), Ainsi, les "troubles mentaux" représentent le quatrième poste des dépenses pharmaceutiques et se situent - avec 122 millions de boîtes vendues en 2005 - au deuxième rang en termes de prescriptions (Le Monde du 10 juin 2006). Un adulte sur quatre utilise un psychotrope au moins une fois par an. En médecine de ville, "une part importante des prescriptions vise à réduire, hors d'un cadre diagnostique précis, la "souffrance psychique" liée à des événements de vie, ou à des difficultés et conflits professionnels ou familiaux". Si la volonté "d'échapper au mal être" a "sa légitimité", les réponses thérapeutiques ne devraient pas se résumer aux psychotropes. Pour les chercheurs, des "alternatives" sont à rechercher du côté des psychothérapies... LE MONDE | 29.06.06

¹⁷ Prescription drug abuse already has outstripped traditional illegal drugs such as heroin, cocaine and Ecstasy in parts of Europe, Africa and South Asia, the U.N.-affiliated International Narcotics Control Board said in its annual report for 2006. In the United States alone, the abuse of painkillers, stimulants, tranquilizers and other prescription medications has gone beyond "practically all illicit drugs with the exception of cannabis," with users increasingly turning to them first, the Vienna-based group said. (Prescription Abuse to Pass Illicit Drugs, Group Says. Thursday, Mar. 01, 2007 By AP/WILLIAM J. KOLE).

¹⁸ Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, remarque que « les antidépresseurs ont été détournés de leur usage initial, les dépressions sévères. Ils sont devenus des remèdes pour soigner le mal-être ou l'anxiété sociale ». De son côté, Bruno Toussaint, rédacteur en chef



Et dans ce même domaine de la substitution, peut-on être surpris du fait que le traitement officiel de l'héroïnomanie soit un autre opiacé, plus addictif mais légal, méthadone ou buprenorfina (Subutex), quand on sait qu'il représente le 11ème poste médicamenteux le plus remboursé par la Sécurité Sociale avec un marché captif et à vie de 120.000 à 150.000 « clients » quotidiens ? Et ce malgré les études scientifiques démontrant le très médiocre résultat de ces thérapies de substitution, de l'ordre de 3% (!), qui font dire à l'auteur de cette étude, de L' « Institute for the Study of Misuse of Drugs » d'Edimbourg, que non seulement ces traitements ne résolvent pas le problème de la dépendance à l'héroïne mais au contraire contribuent à l'aggraver comme cela a été aussi signalé en France¹⁹. Le Pr. Renaud Trouvé, lauréat de la Société de Toxicologie, ira plus loin en affirmant « les traitements de substitution tuent autant que la drogue consommée »²⁰.

La France possède également le record européen du nombre de personnes dépendantes, toutes drogues ou addictions considérées²¹.

En effet, la vie semble toujours trouver à s'exprimer malgré tout et la répression symptomatique n'aboutit généralement qu'à un transfert des manifestations profondes de malaise vers d'autres espaces ou champs d'expression, souvent plus graves et sérieux. Les effets adverses des médicaments psychotropes sont parfois tellement patents que les laboratoires tendent à les minimiser voir les cacher^{22 23}.

Ces quelques données posent la question de l'éthique du soin que des personnalités aussi éminentes que John Sulston, lauréat du Prix Nobel de Médecine en 2002 pour sa découverte des instructions génétiques (carte du génome humain), ont dénoncé, en n'hésitant pas à qualifier ce qu'il dénomme « la corruption morale de l'industrie médicale »²⁴.

de la revue Prescrire, observe que « les firmes ont réussi à convaincre de nombreux médecins que la tristesse ou l'anxiété faisaient partie des symptômes de la dépression et qu'il fallait les soigner avec des médicaments ».

¹⁹ Jean-Luc Maxence, spécialiste des toxicomanies en France signale à propos du Subutex, que celui-ci « se présente sous forme de comprimés malheureusement solubles que plus de 50 pour cent des usagers de drogue qui se le font prescrire le prennent par voie intraveineuse ! Cette pratique du «shoot» au Subutex est à l'origine d'abcès aux points d'injection, ayant parfois entraîné des amputations des doigts ou même de la main. ».

²⁰ Le Pr. Renaud Trouvé, professeur associé de pharmacie à l'université d'Angers et d'anesthésiologie à l'université du Texas (Houston), lauréat de la Société française de toxicologie en 1986, signale que Les traitements de substitution tuent autant que la drogue consommée et remet en cause la politique de prise en charge de la toxicomanie qu'il considère comme un échec. Le Figaro du 9 juin 1998.

²¹ Voir les recommandations en 2006 de la «mission addictions» du Ministère de la Santé pour faire face aux 100 000 décès par accidents ou maladies liés aux addictions. « Un plan pour sevrer les accros... La France détient le record européen des «addicts» », Julie Lasterade, Libération 15 Nov. 2006.

²² Pour ne prendre qu'un exemple, 1er janvier 2005, le *British Medical Journal* s'en est pris au Prozac, l'antidépresseur vedette de la firme américaine Eli Lilly : selon l'hebdomadaire, l'entreprise aurait caché pendant plus de quinze ans une étude montrant que le Prozac provoquerait des pensées suicidaires et des accès de violence.

²³ «Ainsi le très sérieux JAMA (Journal of the American Medical Association), publiant une étude sociologique au sujet de l'attitude des chercheurs sponsorisés par l'industrie pharmaceutique, n'a pas hésité à affirmer que les résultats montrent que la sponsorship d'analyses économiques de médicaments par les firmes pharmaceutiques « entraîne une moindre probabilité de voir des résultats défavorables être signalés ». Il ajoute même une précision : « 5 pour cent, contre 38 pour cent pour les études non sponsorisées... » (Jean-Luc Maxence à propos du Subutex).

²⁴ Le scientifique a prononcé ces déclarations pendant le lancement d'un nouvel Institut de Recherche en Science, Etique et Innovation à Manchester en Angleterre. « Certains diront qu'il n'y a pas corruption parce qu'il n'y a rien d'illégal, et c'est certain. Mais je crois que faire de la publicité pour un médicament sans signaler clairement tout inconvénient que cette médication suppose... c'est le genre de chose que je nomme corruption. Il ne s'agit pas de corruption légale, mais de corruption morale ». (4 Juillet 2008, « Contre la 'corruption' de l'industrie médicale», Matt McGrath, BBC).



Face aux diverses camisoles imposées, et sur le terrain d'une incarnation déficiente, les échappées vers la psychose deviennent plus fréquentes, parfois facilitées par une surconsommation cannabique. D'autres choisissent de renoncer à toute tentative de fuite et tentent de gérer avec plus ou moins de succès leur névrose au quotidien. Mais ces deux options s'inscrivent dans le cadre commun d'une réaction, rébellion ou soumission, contre la tentative de normalisation globale et formatage de l'individu et de la collectivité. Et cela fera dire au grand pédagogue Pierre Weil que notre société contemporaine souffrait surtout d'une pesante « normose ». Ce dogme de la simplification (ou simplisme) rend mal compte de la complexité du réel et tend même à rejeter en périphérie du champ de la recherche scientifique tout ce qui se situerait en marge de cette courbe de Gauss du normal ou de l'acceptable²⁵.

2. De quelle guérison s'agit-il ?

Le diagnostic est donc posé, la société contemporaine, post-moderne est malade et avant tout de l'enfermement dans des cadres normatifs et réducteurs (pensée unique ou plutôt « uniformisante ») qui amputent la nature humaine de sa dimension existentielle profonde. Ce grave déficit de sens génère des tendances à la fuite, par le « haut » ou fuite en avant (psychoses, drogues, défaut d'incarnation...), par le « bas » ou fuite en arrière (régression incestueuse, hédonisme, indifférenciation) ou finalement dans de formes de sidération (normose, pétrification, rigidité psychique...). En quelque sorte une disette spirituelle où l'individu « crève de faim », d'une faim d'aventure, d'engagement, de réalisation profonde, de joie certaine, d'authenticité, de vérité. Comme ces obèses qui consomment de la nourriture sans arrêt mais dont l'illusoire embonpoint cache de profondes carences biologiques spécifiques. L'individu moderne saturé d'informations, de recommandations scientifiques, de conseils psychologiques, se trouve en état de famine spirituelle, sémantique. La société de la sinistrose et de la génération « bof » des adolescents désenchantés produite des handicapés de l'enthousiasme (étymologiquement in-theos, en Dieu ou avec Dieu).

Mais sans doute pensons-nous faire partie de ceux qui ont déjà posé le diagnostic et ont entrepris une démarche personnelle qui nous épargnerait la dégradante association à ces blessés transis de la modernité. Il nous arrive même de nous considérer spirituels, de pratiquer des rituels, de suivre une voie religieuse ou d'essayer vraiment de pratiquer un humanisme généreux.

Ne serions-nous pas à notre insu des membres de la nouvelle cohorte de « l'ère nouvelle » qui consomme encore sur le marché du spirituel les offres à la mode tant est puissante la capacité du marché de transformer même nos aspirations les plus authentiques et les plus élevées en produits préfabriqués ? Marché en croissance exponentielle, adaptable en permanence aux innovations, capable de fabriquer des chimères associant les « énergies », les traditions orientales ou exotiques et un soupçon de physique quantique ? Une espèce de spiritualité sans Dieu qui prône un laïcisme extrême et où les expériences les plus hautes, grâce à nos guides spirituels nous révélant nos anges personnels, jusqu'à ceux qui peuplent la moindre rue des villes, consisteraient à vibrer à l'unisson d'un grand Tout indifférencié. En somme une extase sans Nom. Ces phénomènes énergético-vibratoires, du néon à la puissance dix, à la fade ou fascinante lumière, ne nous masqueraient-ils pas encore et toujours le « noumène » sous-jacent, l'être habitant toute chose ? Les superficielles et fausses lumières d'un Las Vegas psychique sont-elles capables de nous révéler la profondeur

²⁵ « Le dogme de la simplification continue à s'imposer comme vérité scientifique qui ne peut être méconnue que par sottise ou par ignorance. Il continue à rejeter hors du savoir ce qui résiste à son cracking et les tenants de ce dogme nous voient comme de misérables clodos, raclant les déchets de leurs poubelles. Dans un sens ils ont raison : nous voulons récupérer et recycler les déchets que leur science expulse : pas seulement l'incertain, l'imprécis, l'ambigu, le paradoxe, la contradiction, mais l'être, l'existence, l'individu, le sujet. Ils croient vidanger les excréments du savoir : ils ne savent pas qu'ils rejettent l'or du temps... » Extrait de « La Méthode » D'Edgar Morin, La Vie de la Vie, tome 2 (p.390).

de notre être ? Etre vivant veut-il dire collectionner des expériences, aussi intenses soient-elles ? Cette absorption nombriliste de l'expérientiel, cette caresse inépuisable de notre narcissisme le plus secret, seraient-elles en mesure de satisfaire nos attentes les plus intime ?

Du fait de la suspicion suscitée par les tendances autoritaristes des institutions ecclésiales et l'histoire des compromissions désastreuses, voire scandaleuses, entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux, pour beaucoup la Vérité n'aurait plus de droit de cité. Chacun croit alors de son devoir et de son droit de chercher « sa » propre vérité. Bien que la Nature nous contraigne à constater l'immutabilité de ses lois, l'imaginaire religieux sans limite peut fantasmer, à bon compte et hors de toute raison, pour tenter de contraindre à son tour le réel à se soumettre à ses croyances. Dans cette démarche qui confond la recherche de *sa propre approche* de La Vérité avec la recherche de *sa vérité*, sans doute existe-t-il une intuition de l'unicité de la vocation personnelle. Mais celle-ci, en refusant toute forme de transcendance ou immanence, se dévoie facilement dans une forme d'inflation égotique et autoréférentielle. Or l'autoréférence qui prétend se dégager du principe de réalité ressemble à s'y méprendre à un doux délire même si la modernité s'accommode de cette gentille folie tant qu'elle participe encore au mythe du bonheur sur mesure qui nourrit le marché. Les barrières de la « normose » ne sont pas rompues mais seulement élargies aux exigences de prise de contrôle de ce nouveau territoire à conquérir, et l'enfermement demeure... Le marché y trouve même son avantage en annexant ainsi de nouvelles niches et est de ce fait est disposé à imposer ces orientations comme un devoir civique, avec obligation légale à la clé de se faire soigner si on va mal. Car se sentir mal serait déjà une manifestation pathologique en soi face au « droit » au bonheur et au devoir de la félicité, et requerrait en conséquence d'une forme d'injonction thérapeutique. Ainsi la psychologie universitaire a déjà investi cet espace au moyen par exemple des techniques comportementalistes et un entrepreneur à la page ne peut se passer de l'assistance de coach pour soulager le stress de son personnel en déprime. Le bien-être et le développement personnel sont ainsi en passe de devenir une religion d'état.

D'autres, par ailleurs (ou parfois les mêmes tant le « panachage » est de mise en ce domaine), se croient immunisés contre ces recherches erratiques en s'arrimant fort et sûr à une tradition religieuse éprouvée. Leur positionnement volontaire comme héritiers d'une filiation ancestrale leur garantirait d'être préservés de l'erreur et de l'errance. Reconnaissons de nouveau l'intuition qui peut présider à cette démarche, celle de la sortie nécessaire de son moi égotique pour s'ouvrir à l'histoire commune de l'humanité face à la révélation de la Vérité, celle d'un dépassement de notre individualité pour s'inscrire dans le destin solidaire de la famille humaine. Le danger de cette approche, dans sa version « dure », réside certainement dans les tendances possibles au dogmatisme et à l'autoritarisme, ou le zèle du prétendu service du Bien peut prendre les formes inquisitoires les plus cruelles, et pas seulement au cours de l'histoire ancienne. La pire inquisition est certainement celle que l'on peut s'appliquer à soi-même dans l'autocensure de son intériorité par des diktats du mental, les affres d'une culpabilité sans pardon possible ou les tortures obsessionnelles, de la bigoterie névrotique aux TOC²⁶ des plus délirantes dévotions. Dans sa version « soft », ce danger se déguise sous de l'auto-complaisance quand le croyant se sent justifié par la tradition de laquelle il se réclame et qu'il pense respecter scrupuleusement. L'autoréférence ressurgit de nouveau dans cette satisfaction à se considérer légitimé par son choix, comme avalisé en personne par la Tradition elle-même. L'observance des règles peut se transformer facilement en une tyrannie qui assurerait le salut ou inviter à une manière de molle et soumise passivité jusqu'à l'indifférence. On y reconnaîtra les pharisiens des Evangiles²⁷ aussi bien que les tièdes que vomit Dieu²⁸.

²⁶ Classification psychiatrique des «Troubles Obsessivo-compulsifs».

²⁷ « Les scribes et les pharisiens et des docteurs de la loi [...] lient des fardeaux pesants, et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du doigt » (Mat 23.1-4).

²⁸ (Apocalypse 3.16).



Il nous semble opportun de faire référence ici à la parabole du serviteur inutile qu'emploie le rabbi Jeshoua de Nazareth²⁹, parole dure s'il en est mais généreuse s'il en est aussi. En effet, elle nous libère de notre réduction à l'état de serviteurs utiles pour nous proposer de devenir des fils, donc des héritiers. Ce que nous rappelle par ailleurs le Prologue de Saint Jean³⁰. S'il s'agissait de satisfaire les besoins d'un Dieu exigeant, aucun de nos mérites ne serait suffisant. La relation au divin ne peut prendre la forme d'une dette dont nous pourrions nous acquitter par nous-mêmes, un donnant-donnant qui ressemblerait fort à une sorte de pacte démoniaque où la créature se libèrerait de son créateur, enfin quittes ! (voir Hadjadj à ce propos et la fonction démoniaque...). Après une vie d'efforts, de privations, de respect scrupuleux des règles, d'obéissance, Dieu ne nous devrait-il pas quelque chose, ne serait-ce qu'un peu de reconnaissance ? Ne deviendrait-il pas quelque part notre obligé ?³¹ Mais le maître nous avertit : Dieu n'est pas à vendre ni à acheter. Nous souhaiterions peut-être « faire commerce » avec Dieu en prenant soin que cette formule conserve le sens de l'ancien français, «établir une relation », et ne devienne pas du simple marchandage, un « spiritual business ». Il nous est en somme proposé de participer gratuitement à la vie de Dieu-même et cette gratuité nous incommoder car, projetant nos propres limitations sur Dieu, nous avons du mal à concevoir une relation sans l'ombre d'un petit avantage de l'autre sur nous-mêmes... et dont il vaudrait mieux se méfier quand il s'agit d'un partenaire aussi puissant ! Qu'est-ce qu'Il nous veut donc ? Rien de toi, nous dit-il, mais tout toi.

Voyons comment à cet endroit le mot possession devient sensible. S'agit-il en effet d'une emprise (être possédés), d'une tromperie (Il m'a possédé) ou d'un don d'Amour absolu qui seul pourrait libérer la possession de toute trace d'intérêt égoïste, à la manière des liens amoureux, comme le chante par trois fois le Cantique des Cantiques (2, 16| 6, 3-4| 7, 11)³² Nous sommes invités semble-t-il plutôt à nous offrir à la dépossession de nous-mêmes par l'appel divin, à abandonner notre superbe égotique pour nous laisser prendre par la main et retrouver notre centre, notre axe. Notre folie de possession, notre peur d'être possédés, fait en effet de nous des «désaxés». La sagesse intuitive du langage populaire déclarerait que nous sommes « à côté de nos pompes » et désignerait par là-même ce que la tradition judéo-chrétienne nomme le péché, notion qui est loin de la connotation de transgression coupable de lois qu'on lui prête habituellement et a tendance à rebuter mais s'approche plus justement de la notion de « manquer la cible ». Comme un commentateur humoriste le signale, le péché a davantage à voir avec le tir à l'arc qu'avec la législation. Le mot « hett » en hébreu, traduit généralement par péché signifie plutôt erreur ou méprise, rater l'objectif du fait de l'ignorance ou de la maladresse³³. Ce qui requiert donc une prise de conscience de l'erreur puis une

²⁹ « Qui de vous, ayant un serviteur employé à labourer ou à faire paître les troupeaux, lui dira, à son retour des champs : Viens tout de suite te mettre à table ? Ne lui dira-t-il pas au contraire : Prépare-moi à souper, ceins-toi pour me servir, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; et après cela tu mangeras et tu boiras. Saura-t-il gré à ce serviteur d'avoir fait ce qui lui était commandé ? Vous aussi de même quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. Ce que nous avons fait, nous devons le faire » (Luc 17, 7-10).

³⁰ « Le Verbe était la vraie Lumière Qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde s'est fait par Lui et le monde ne L'a pas connu. Il est venu chez les Siens et les Siens ne L'ont pas reçu. Mais tous ceux qui L'ont reçu, Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en Son Nom, qui ne sont pas nés du sang, de la volonté de la chair et de l'homme mais de Dieu. » (Jn 1, 9-13).

³¹ Luther avait raison de noter qu'il se cache dans nos coeurs un vilain moine qui veut toujours être justifié par ses oeuvres, un moine qui veut obliger Dieu par sa moinerie.

³² 2,16 Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui
6, 3 Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi
7, 10-11 Je suis à mon bien-aimé, Et ses désirs se portent vers moi.

³³ Dans le livre des Juges (20, 16), les frondeurs de la tribu de Benjamin sont décrits comme étant si habiles à l'emploi de leur arme qu'ils peuvent " viser un cheveu et ne pas "hett" ". Il est évident que le texte entend nous faire savoir qu'ils pouvaient viser un cheveu et ne pas le " manquer ", c'est-à-dire mettre à côté de la cible. En l'occurrence, le « péché » d'Eve et Adam est « hett » donc une erreur, une faute involontaire. A noter cependant qu'il existe d'autres mots en hébreu qui sont aussi traduits par " péché, " mais impliquent une faute plus grave qu'une erreur. Pour citer deux exemples : « avone » désigne une transgression volontaire, consciente, de la loi de Dieu où l'on désire prendre le dessus ; « pécha » s'applique à une transgression volontaire par laquelle on cherche à



réparation de celle-ci et non une offrande expiatoire comme l'exigerait une transgression intentionnelle de la loi. Nous sommes donc invités à «donner dans le mille» en nous recentrant pour réaliser notre potentiel, assumer jusqu'au bout ce dont nous sommes porteurs.

Conscients de la maladie de notre âme en perte de sens, la guérison psycho-spirituelle qui s'impose peut donc nous conduire vers des remèdes encore pire que les maux qu'ils prétendent traiter. Il nous faut en effet prendre garde que notre mental insatiable ne s'approprie de notre faim spirituelle et religieuse, et ne s'empare avidement et sans discernement de ce qui est proposé d'abord à notre cœur et notre corps. Cette récupération peut se traduire dans un activisme au service de notre narcissisme le plus élaboré où nous nous posons en acteurs exclusifs de notre propre guérison psychique et physique. Médecines naturelles, ascèses diverses, expériences transpersonnelles, recherche ésotérique, cercles initiatiques, etc., vont composer un programme de vie fourni, voire épuisant, à la recherche irréaliste d'un être humain idéalisé, enfin pur et parfait. Avec ce même objectif final idéalisé, l'appétence de religiosité mène d'autres vers des formes nouvelles ou nostalgiques de piétisme ou de fidéisme, et des pratiques dévotionnelles obsessionnelles où la fidélité au devoir religieux prend le pas sur la recherche de la Vérité³⁴.

Les uns et les autres décrits et peut-être caricaturés ci-dessus, ne sont pas à identifier chez notre proche sur lesquels nous sommes si prompts à émettre des jugements mais à discerner dans les diverses facettes de notre être intérieur. Et il s'agit donc de se recueillir, recueillir et unifier ces divers personnages qui nous habitent de façon souvent contradictoires, pour retrouver notre axe, nous rassembler autour de la quête authentique de la Vérité, entreprendre une réelle quête intérieure qui s'ouvre sur le Mystère.

3. La quête intérieure

L'exploration de notre être intérieur nous renvoie souvent à une opposition apparente entre le monde de la manifestation et le monde invisible des principes, entre ce qui crie en nous et ce que chuchote l'âme. Ce monde de la manifestation, phénoménologique, est tant celui de la Création extérieure, la Nature, le Cosmos, que de la Création intérieure, espace de nos pensées et affects immédiats ou superficiels, en somme notre vie psychique consciente. Nous le vivons très souvent séparé, divorcé, du monde mystérieux (au sens de « caché ») des principes, des Idées platoniciennes, des formes premières anthropologiques, du numen, des puissances archétypales de l'inconscient personnel et collectif, en somme de notre vie psychique inconsciente. C'est ce hiatus entre notre âme³⁵ et notre esprit que le prophète semble décrire par ces paroles :

« Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver. Invoquez-le tant qu'il est proche. Que le méchant abandonne son chemin, et l'homme pervers, ses pensées! Qu'il revienne vers le Seigneur, qui aura pitié de lui, vers notre Dieu, qui est riche en pardon.

Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins, déclare le Seigneur.

contrecarrer spécialement la volonté de Dieu (voir : <http://messianique.forumpro.fr/t1468-notion-hebraique-de-mots-connus-le-peche>).

³⁴ Ephraïm, père spirituel et fondateur de la Communauté des Béatitudes l'exprime ainsi : « Nous devons nous rendre compte que la vie nous demande bien plus que d'être les acteurs de notre propre guérison psychique ou somatique, et nous propose sur le plan spirituel bien plus que d'être simplement des fidèles qui cherchent l'accomplissement le plus parfait possible d'un devoir religieux, et bien plus d'être des adeptes, ou des disciples, éternels chercheurs de vérité sur ce chemin spirituel. La vie nous demande d'entrer dans la vie mystique. Il y a donc un grand pas entre vie religieuse et vie spirituelle, et un pas plus grand encore entre vie spirituelle et vie mystique. »

³⁵ Les termes originaux (hébreux : nèphèsh [נֶפֶשׁ] ; grec : psukhè [ψυχή]) employés dans la Bible montrent qu'une « âme » est une personne, un animal, ou la vie dont jouit une personne ou un animal. Nèphèsh vient vraisemblablement d'une racine qui signifie « respirer ». Dans un sens littéral, nèphèsh pourrait être rendu par « un respirant ».



Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, et mes pensées, au-dessus de vos pensées. » (Is. 55,6-9.)

Or c'est la souffrance induite par cette distance, cette séparation douloureuse, qui peut prendre les allures de la dissociation psychique, qui constitue sans doute un des moteurs de la quête intérieure. Cette dernière consistera donc à tenter de combler cette brèche, retrouver les chemins de l'unité, dépasser cette distanciation entre le monde d'en-haut et celui d'en bas, instaurer de la reliance (reliare). L'instauration ou rétablissement d'une communication ouverte, d'un lien réel et efficient, demande qu'une passerelle se construise qui est celle de la voie symbolique (=réunit les parties séparées). Elle autorisera alors l'information, au sens étymologique (formé de l'intérieur), du Haut vers le Bas (voies de l'inspiration ou infusion spirituelle) et la louange ou prière, du Bas vers le Haut (voies de la célébration ou élévation spirituelle). Les énergies psycho-spirituelles circuleront alors à la manière des anges montant et descendant le long de l'échelle de Jacob. (Gen. 28, 11-12)³⁶.

La quête intérieure ne peut prendre alors qu'une dimension transpersonnelle dans la mesure où elle se réfère à des « principes » qui transcendent l'individu et même la nature humaine. Et cependant, dans le même temps, ces principes qui infusent notre être intérieur informent également notre corps dans ses dimensions somatiques, énergétiques et mémorielles. Pour ceux qui éprouvent le besoin impérieux de vraiment aller à la découverte de leur âme et des lois qui régissent la vie jusque dans leurs « entrailles » il devient impossible de se dédouaner de la confrontation aux souffrances intérieures. Descendre dans ses profondeurs conduit en effet à retrouver les blessures enfouies, la peur de l'abandon, l'angoisse du manque, la carence d'amour, le défaut de protection. Mais c'est aussi dans ces tréfonds que gît la force auto-médicatrice de la guérison comme le rappelle un chant de la médecine amazonienne décrivant les tréfonds de l'âme humaine.³⁷

Car c'est notre corps qui assure cette fonction symbolique essentielle de représentation du monde d'en-haut et c'est à travers lui qu'empiriquement nous pouvons déchiffrer le message dont nous sommes porteurs. Par ces voies nous déjouons à la fois le défaut d'incarnation qui obsède notre société contemporaine comme nous l'avons vu plus haut mais aussi nos tendances obsessionnelles à tout mentaliser, intellectualiser, rationaliser.

Mais il s'agit-là d'un corps sacralisé, temple de notre âme et pas un simple instrument laïcisé au service d'expérimentations de sensations extrêmes et désordonnées. Ce qui suppose évidemment que les approches

³⁶ « Jacob quitta Beer-Sheva, et s'en alla vers Haran. Il arriva en ce lieu et y resta pour la nuit car le soleil s'était couché. Prenant une des pierres de l'endroit, il la mit sous sa tête et s'allongea pour dormir. Et il rêva qu'il y avait une échelle reposant sur la terre et dont l'autre extrémité atteignait le ciel ; et il aperçut les anges de Dieu qui la montaient et la descendaient !

³⁷ Chant de guérison (ikaro) de la médecine amazonienne sur les tréfonds de l'âme humaine :

Refrain : Je m'suis promené dans les tréfonds et j'y ai trouvé l'âme humaine (bis)
Là où j'ai trouvé la tristesse, j'ai trouvé aussi l'allégresse
Couleur de ciel, couleur de pluie, la joie effaçant tout ennui R/.
Pour la noirceur de toute peine, j'ai trouvé aussi le soleil
Là où j'ai trouvé la colère, j'ai trouvé aussi le pardon R/.
J'ai trouvé l'attrait du néant, j'y ai trouvé l'amour divin
J'y ai trouvé les espoirs vains, le puissant souffle de l'Esprit R/.
J'y ai trouvé l'aridité, j'y ai trouvé les greniers pleins
La sécheresse sur les blés, la bienfaisance de l'ondée R/.
J'y ai trouvé toute bassesse suintant le fiel et le venin
Le doux regard de la tendresse illuminant l'esprit humain R/.
Blessure de toute maladresse, la méchanceté des passions
J'ai trouvé aussi la hardiesse, le cœur de toute guérison R/.
Orgueil et folie de Narcisse, en l'onde contemplant son reflet
Chemin d'ivresse celui du Fils, par sa docile humilité R/.
J'y ai trouvé un simple membre de la communauté humaine
Cherchant à tâtons le chemin où rien ne sera plus pareil. R/.



thérapeutiques soient correctement ritualisées de manière à ce que la fonction sacrée de l'acte de guérison soit établie d'emblée. Cette ritualisation assurera sur le plan psychique la fonction de dispositif thérapeutique permettant la contention et l'intégration des informations psycho-émotionnelles surgies durant le processus de soin. Mais de plus, elle ouvrira la voie à une possible irruption d'un sens transcendant de ce même vécu.

Au lieu d'une saisie par le mental de l'individu qui tente de maintenir le contrôle, c'est l'être tout entier qui peut lors se laisser saisir par la puissance de l'esprit. Et si l'efficacité de tout rituel dépend également de l'intention du récipiendaire, celui-ci en tirera la meilleure part en se plaçant en position de confiance et de lâcher-prise.

Ce positionnement n'appartient pas alors exclusivement aux temps thérapeutique d'une démarche accompagnée par un spécialiste de telle ou telle technique, mais devient la couleur de fond d'une vie consacrée à la quête de la Vérité et où l'Esprit survient quand il veut et d'où il veut (Jn 3,8). La puissance des forces spirituelles peut illuminer alors le ciel intérieur de celui qui transforme sa vie en une disposition permanente à la descente de la grâce. La spiritualité et la religiosité sont aptes à se purifier de leur erreurs (hett = péché) par la participation et le jaillissement de la vie mystique. Sans doute le vécu mystique tend à affoler les institutions par l'autonomie individuelle que suppose ce genre d'expérience ou à intimider le commun des mortels estimant que celles-ci n'appartiennent qu'à des sujets exceptionnels. Certes, si les dangers de fausses expériences mystiques relevant de l'inflation de l'ego ou de contextes délirants de ne sont pas à négliger, demandant discernement et accompagnement, il serait néanmoins erroné de reproduire ici de nouveau les stratégies d'une prudence telle que l'approche du Mystère soit confisquée aux individus et réservée à une caste ou une élite. Les meilleures intentions du monde ne peuvent justifier une discrimination que l'Esprit lui-même ne pratique point, l'Histoire fournissant de multiples exemples de grands mystiques mis à l'écart à cause de préjugés sur leur incapacité intellectuelle, psychologique, voire sociale³⁸. La grâce devrait devenir ce pain quotidien réclamé dans le Notre-Père et qui ne suppose pas un état d'extase permanent ou de visions profuses mais un humble abandon à ce qui vient, confiant dans la bonté infinie du divin. L'établissement d'un « commerce », un dialogue d'être à Être, dans le secret des cœurs, passe finalement par les voies de la simplicité et de la discrétion. Car à l'exemple du prophète Elie³⁹, l'homme rencontre Dieu non dans l'ouragan fou de ses fantasmes, les secousses sismiques de sa frénésie, ou le feu dévorant de ses passions, mais au milieu du silence, dans le souffle léger d'une brise intérieure...

La rencontre se produit donc au niveau de l'élément air (la brise) et conforte l'idée que la vocation, ce à quoi nous sommes voués au sens le plus intégral, se réalise dans la dimension spirituelle. Notre destinée trouve son aboutissement à ce niveau et non pas celui de l'eau-émotions (ouragan), ni celui de la terre-sensualité (tremblement de terre), ni celui du feu-passion. Et c'est dans l'accomplissement de notre vocation que réside également notre liberté. En effet celui qui a trouvé ce qui assure sa plénitude n'a plus besoin d'autres choses. Il peut s'extraire de la collection des expériences pour ne retenir et ne se concentrer que sur l'unique voie qui la sienne. Paradoxalement, quand tous les possibles se réduisent à une seule et unique issue totalement satisfaisante, qui remplit toute attente, l'individu sort du doute, et se « consacrant » à ce qui devient son choix ultime, « sacralise » sa vie-même. La liberté ne se trouve pas dans la « terre », le monde de la satisfaction des sens ou les besoins se démultiplient à l'infini et où la profusion des choix entraîne la confusion et la frustration. Pour reprendre la symbolique du zodiaque, le Verseau, signe d'air, est également celui de la liberté tandis que si le Capricorne, signe de terre, est investi de la quête de liberté, il génère le

³⁸ S'il suffisait d'un seul exemple, le fameux Curé d'Ars, Jean-Marie Vianney, qui a failli ne jamais devenir prêtre à causes de ses limitations intellectuelles, en particulier pour étudier le latin... est finalement, après une vie mystique intense, devenu le saint patron des prêtres du monde entier.

³⁹ « Il lui fut dit: «Sors et tiens-toi dans la montagne devant Yahvé». Et voici que Yahvé passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant de Yahvé, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan; et après l'ouragan un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre; et après le tremblement de terre un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu; et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Elie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la grotte. Alors une voix lui parvint, qui dit: «Que fais-tu ici, Elie?» » (1 R 19, 9-21).



caprice (caper), contraire à toute liberté. Cette unicité de la vocation renvoie à l'unicité de notre « être au monde » car de fait chaque individu est totalement singulier dans les coordonnées spatiales et temporelles de son histoire, et au-delà dans ses « coordonnées » spirituelles. Ce qui fait notre unicité réside donc dans l'acte de création qui nous donne la Vie et par conséquent nous renvoie à notre relation personnelle et unique au Créateur, au Donneur de Vie, Le Père-le-Vivant. Ce désir divin précède notre propre existence⁴⁰ et nous invite à la reconnaissance de la paternité divine, c'est-à-dire inversement de notre filiation divine. Or ce Père ne peut être reconnu comme tel que si nous le voulons, ce qui constitue l'acte essentiel de notre liberté. C'est la reconnaissance du Père qui nous rend pleinement Fils et nous permet de sortir de la servitude (du serviteur utile), voire de l'esclavage des faux-pères, sortir de notre angoisse d'abandon, notre état d'orphelins. Pour ce faire le Père se révèle à nous pour nous confirmer que son Désir fût dès le départ un désir d'amour et que nous pouvons cesser d'avoir peur parce que cet amour est inconditionnel, total, parfait⁴¹. Il n'attend que notre réponse⁴². Ce « oui » tant attendu ouvre les portes de notre prison et permet à la grâce à se déverser en nous, au Père de se révéler. Cette révélation, ce début de contemplation des merveilles du grand Mystère de l'amour divin suscite en celui qui l'accueille un débordement de joie, un véritable enthousiasme qui ne peut que s'exprimer en remerciement, en exclamations de gratitude et reconnaissance. C'est ce qui est appelé conventionnellement la « louange »... encore un mot « usé » comme celui de « péché » ou de « grâce ». En somme le cri du cœur.

Et dans l'unicité de notre existence, il n'y a que nous qui puissions célébrer la Vie offerte à l'endroit où nous sommes, là maintenant. Notre vocation spirituelle consiste donc à célébrer la Vie depuis l'unique lieu qui est le nôtre et auquel personne ne peut se substituer.

4. La grâce

Mais voilà que cette vocation « aérienne » (spirituelle) pourrait nous confondre et nous amener à considérer que ces choses « d'en-haut » ont peu à voir avec notre réalité terrestre. Nous pourrions facilement désirer encore quitter ce monde sensible, de la pesanteur, pour voler dans les immensités cosmiques d'un imaginaire se substituant à notre quotidien de chair et de larmes. La tentation de la désincarnation nous taraude encore quelque part. Or ce qui nous est proposé est tout à fait à l'inverse, il s'agit d'une descente de la grâce dans notre chair elle-même. Car si la grâce, comme son nom l'indique est gratuite, encore nous faut-il la recevoir en nous, y inclus dans notre corps en y ouvrant les portes closes. Et cet effort ne nous est point épargné parce qu'il confirme notre acceptation, il signe notre liberté, il matérialise notre autorisation, il la met en acte.

En d'autres termes nous ne saurions nous exonérer du travail sur nous-mêmes pour vaincre nos résistances et faire place à la pénétration du toucher divin jusque dans nos tréfonds. Les difficultés au quotidien, les souffrances grandes ou petites de notre existence, les défis de confrontation des divers cheminements psycho-spirituels, constituent autant d'opportunité d'éroder les armures qui blindent notre forteresse intérieure gardienne de notre essence en même temps que notre plus intime blessure d'amour. Ce chantier de fouilles toujours à reprendre dégage les trésors cachés. Cette mise à jour de l'ombre, passe inévitablement par l'acceptation d'une certaine vulnérabilité. Celle-là même qui autorise la manifestation de l'Amour dont

⁴⁰ Je te connaissais même avant que tu sois conçu. (Jérémie 1.4-5) / Je t'ai choisi au moment de la création. (Ephésiens 1.11-12).

⁴¹ Tu as été créé à mon image. (Genèse 1.27) / Je suis le mouvement, la vie et l'être. (Actes 17.28) / Tu n'étais pas une erreur. (Psaume 139.15) / Tous tes jours sont écrits dans mon livre. (Psaume 139.16) / Je détermine la durée des temps et les bornes de tes demeures. (Actes 17.26) / J'ai fait de toi une créature merveilleuse. (Psaume 139.14) / Je t'ai tissé dans le ventre de ta mère. (Psaume 139.13) / C'est moi qui t'ai fait sortir du sein de ta mère. (Psaume 71.6) / C'est mon amour de Père que je répands sur toi. (1 Jean 3.1) / Parce que tu es mon enfant et que je suis ton Père. (1 Jean 3.1).

⁴² Ma question est : Veux-tu être mon enfant ? (Jean 1.12-13) / Je t'attends. (Luc 15.11-32).



la nature est de ne rien forcer⁴³. Alors la grâce agit comme un don surnaturel qui permet les changements profonds et nécessaires de notre être intérieur. Le changement ne consiste pas en effet à devenir quelqu'un d'autre mais à cesser d'être un autre pour devenir nous-mêmes. Abandonner la poursuite interminable des réponses à l'extérieur de nous-mêmes pour nous recentrer sur ce que nous susurre notre âme. En nous consacrant à cette quête de ce qui nous habite, nous sacralisons cette quête elle-même⁴⁴.

Le corps guérit en même temps que l'âme et la pleine santé peut devenir jusqu'à la sainteté. La guérison des blessures intérieures par le baume de la grâce facilite une ouverture de plus en plus large et mène progressivement à l'éveil à ce qui est notre au-delà, ce qui nous dépasse, ce que nous ne saisissons pas mais qui peut alors nous saisir.

La grâce est tangible, elle doit être éprouvée, ressentie progressivement et les Pères du désert le savaient déjà⁴⁵. Procédant du monde spirituel, elle investit nos sens et rend la présence du divin perceptible à notre humanité incarnée. Car la saisie profonde de l'information transcendante, surnaturelle, doit atteindre nos mémoires somatiques pour s'engrammer dans notre chair. La compréhension intellectuelle non seulement est insuffisante mais faussée si elle n'est pas vérifiée par le vécu corporel. Comme le signale justement Ephraïm, le fondateur de la Communauté des Béatitudes, « Dieu se goûte »⁴⁶. C'est cette part de la vie mystique qui ne peut être confisquée sous peine de transformer la spiritualité en de vaines élucubrations ou la religion en système idéologique. La part de mysticisme constitue pour chacun l'approche sensible du Mystère à travers un corps fait à l'image et la ressemblance du divin. Et à travers cette corporalité, l'individu est appelé à se souvenir de la connaissance dont il est porteur, des lois qui le constituent et lui permette d'assurer cette fonction symbolique, langage commun aux dieux et aux hommes. En somme, le corps sait et le corps parle, encore faut-il se donner la peine de l'écouter et de lire ses messages. Et ce corps sait d'abord, avant notre cœur puis notre mental : la « tête » est la dernière à intégrer ce qui nous advient, après l'immédiateté des « tripes » et la coloration émotionnelle du « cœur ». En effet le ce corps humain, temple de l'esprit, assume cette « fonction psychique d'intégration de l'ordre du monde » et donne à voir, par analogie,

⁴³ Le docteur Patrick Baudin évoque une véritable anthropologie de la blessure d'amour « Comme si les épreuves n'avaient pour but que de laminer, dégonfler notre ego, qui nous maintient à distance des autres, donc de la relation, donc de l'amour, donc de Dieu. Pour aller voir au-delà, il faudra cesser de se protéger, de se mettre à l'abri, accepter de devenir sensible et vulnérable, car c'est la nature de l'amour de ne rien forcer. Il faudra décider que la vie vaut la peine d'être vécue... une espèce d'anthropologie de la blessure d'amour. » Patrick Baudin, Conférence du Groupe de Recherche sur les Thérapies Transpersonnelles, Grett, oct. 2004, Méridon. Je sais gré au Dr. Baudin pour cette magnifique conférence dont les apports ont largement alimenté ma réflexion pour ce texte.

⁴⁴ Pour Richard Moss les deux mots-clés de l'éveil sont la « grâce » et la « consécration » : « Tout repose, me semble-t-il, sur la grâce, laquelle vient comme une réponse à l'intensité et à la nature de notre consécration... Il est nécessaire de savoir à quoi l'on consacre sa recherche. Celui qui ne se supporte pas lui-même consacre en général sa recherche spirituelle à la quête « d'autre chose », sans être immédiatement conscient que cette autre chose est autre chose que sa propre réalité, et que le moteur de sa consécration est sa propre peur. Et l'univers répondra à sa demande en le maintenant hors du réel, car l'expérience du réel serait bien trop dévastatrice : il pourrait y avoir explosion psychique. Par contre, pour la personne qui a renoncé à chercher « autre chose » ailleurs, un lâcher-prise s'est produit, qui lui permet de s'accepter telle qu'elle est... Là où il y a ne serait-ce qu'un embryon d'acceptation, de réconciliation avec soi-même, la consécration est celle de l'abandon à un Dieu d'amour. Son aptitude à s'accepter elle-même est le reflet de sa capacité à se sentir acceptée par l'existence. C'est alors que l'on peut voir surgir l'expérience de l'éveil. »

⁴⁵ Grégoire le Sinaïte disait : « Considère que la connaissance de la Vérité est avant tout la sensation de la grâce ».

⁴⁶ « Quand les gens parlent de leur vie spirituelle, ils parlent souvent de ce qu'ils ont compris de la vie spirituelle avec leur intelligence. Mais Dieu ne se comprend pas avec l'intelligence, Dieu se goûte et se touche à travers nos cinq sens (et les autres à découvrir...). Mais celui qui ne « goûte » pas Dieu avec ses cinq sens ne le connaît pas, ni ne peut en parler. La vie mystique, c'est toucher Dieu, c'est le toucher divin de « substance à substance ». C'est être informé de ce qu'est Dieu par les dons du Saint-Esprit. Celui qui « goûte », touche, et se laisse toucher par Dieu, celui-là connaît Dieu, et pourrait en parler, mais il n'en éprouve pas le besoin ».



ce qui dans le visible manifeste métaphoriquement la réalité invisible (Amour, Sagesse, Intelligence, Raison, etc.)⁴⁷.

Les approches thérapeutiques transpersonnelles représentent une des voies possibles de réapprentissage de ces chemins de la connaissance quand la psychologie universitaire considère tabou la dimension spirituelle et bien souvent les Eglises, se mouvant sur les modes du siècle et « du monde », rationalisent leur message, le désacralise parfois jusqu'à l'aplatir pour le faire passer sous la porte de la modernité et le soumettre aux diktats du tout psychiatrique⁴⁸. Ces nouvelles approches peuvent utilement s'abreuver aux sources de l'expérience millénaire des médecines traditionnelles des peuples autochtones qui ont su conserver un lien de proximité avec le monde sensible, celui de la Nature et celui de notre nature particulière. Ce primat de l'abord corporel, de l'éveil aux connaissances enfouies dans les mondes minéraux, végétaux et animaux, leur a permis de développer des technologies empiriques aux résultats qui confondent encore la science contemporaine la plus avancée. Et c'est en particulier dans le domaine de l'exploration de la conscience et de techniques d'induction de modifications des états de la conscience que les peuples premiers montrent une longueur d'avance sur la modernité. Là où cette dernière s'effraie par ignorance ou à cause de préjugés primaires, ou bien se précipite par téméraire inconscience, les maîtres de différentes traditions indiquent des sentiers balisés par des siècles d'expérience. Ecouter et se mettre à leur école constitue une puissante exigence, contraint à métisser sa pensée, relativiser les prétentions de sa propre culture et accepter de descendre dans les profondeurs de vécus difficiles et inattendus. Mais ce « pèlerinage aux sources » révèle aussi les coïncidences d'avec sa propre culture et conforte la découverte d'un bagage transpersonnel et transculturel, fonds commun de l'humanité. Il permet de réactiver cette vie mystique dont la flamme faiblit chez nous et de faire mémoire des racines de notre tradition spirituelle et religieuse dont les mots usés reprennent sens et couleur.

5. Cris et chuchotement de l'âme

Si notre âme crie et chuchote au moyen de notre corps, l'écoute des mémoires et du langage somatique par les voies du travail transpersonnel est donc amené à nous révéler ce que notre cœur n'a pas encore senti et notre psyché pas encore compris. C'est en effet ce que nous avons observé au cours de ces dernières 25 années de travail thérapeutique et initiatique auprès des guérisseurs de la forêt amazonienne et d'autres traditions ancestrales.

Cette lecture des engrammations somatiques peut se réaliser à l'aide de différentes techniques chamaniques qui permettent de traverser les couches superficielles de notre psychisme et ses tentatives rationalistes, puis les peurs et résistances de notre monde émotionnel pour enfin toucher aux carapaces physiques. Cette exploration par le corps découvre progressivement les données enregistrées de notre biographie en même temps que celles héritées de notre héritage transgénérationnel, jusqu'aux mémoires communes à l'humanité et ses vérités ontologiques. Ces différentes informations s'articulent autour de ces dernières qui constituent notre nature humaine dans son essence. Ce processus profondément révélateur et éclairant exige d'en connaître et suivre strictement les modalités d'usage qui passent inévitablement par la voie de la ritualisation si l'on veut vraiment atteindre ce noyau ontologique. Le rituel doit de ce fait assumer une rigueur telle qu'il

⁴⁷ «Le symbolisme a été l'objet de bien des désaffections car les symboles ont été le plus souvent confondus avec les métaphores, les allégories et les signes conventionnels. La fonction symbolique est une fonction psychique qui nous permet, en présence d'un objet sensible ou de son image, d'être en même temps en présence de la réalité invisible symbolisée par cet objet ou cette image... et le rapport analogique entre les objets perçus par les sens et ces réalités d'ordre non sensible peut-être vérifié au cours d'un protocole expérimental.», Michel Mouret, Le Temple du Corps, Actualités Psychiatriques n°4, 1990, XXème année.

⁴⁸ «Le travail transpersonnel permet d'accéder au domaine mystique en nous apprenant l'abandon, le lâcher-prise, la confiance, qui font le lit de la grâce, et seuls permettent de transformer nos souffrances en forces d'acceptation, de pardon et d'action nouvelle. Et cela en nous ancrant encore plus profondément dans l'incarnation.» Dr. Patrick Baudin, conférence citée sup.



constitue réellement une porte de passage permettant à la fonction psychique d'intégration du corps de s'exercer pleinement et d'assumer une cohérence de sens entre le monde visible et le monde invisible. C'est-à-dire que le rituel ne peut se contenter d'être esthétique ou imaginé, même avec les meilleures intentions, mais s'impose comme une structure dynamique, cohérente, et obligé à s'en tenir à la Vérité du langage symbolique d'ordre immanent et universel. A défaut, le sujet peut se fourvoyer dans des lectures symboliques erronées, la fonction symbolique étant parasitées par les divers niveaux de résistances signalés : carapaces du corps, résistances du cœur et rationalisations psychiques. En somme, les fonctions égotiques du moi qui pressentent leur proche remise en place comme simple fonction psychique au service du Self (le Moi supérieur) se résistent à perdre leur statut de toute-puissance et craignent cette réduction à la place du « serviteur utile » qui est la leur pour laisser place à au « serviteur inutile », l'esprit, héritier de la filiation divine. Le rituel permet de contenir ces surenchères du moi et la démesure éventuelle de ses projections qui pourraient déboucher sur une inflation de l'ego au lieu d'un élargissement de la conscience. Ce travail de désidentification au moi pour retrouver l'essence du Moi transcendant, requiert la prudence d'un processus lent et guidé qui autorise la déconstruction du moi et sa reconstruction progressive par l'intégration des nouvelles informations obtenues. Il s'agit en quelque sorte de transiter par de successives petites mort de l'ego desquelles émergent à chaque fois une renaissance de l'être profond et un réajustement de la place d'un moi plus humble et serviable.

Le processus chamanique offre donc dans une première étape un travail de purification qui se traduit au niveau corporel par l'ingestion ritualisée de plantes purgatives accompagné de diètes, jeûnes et abstinence sexuelle. Cette ritualisation permet que l'expulsion physique des toxines somatiques s'accompagne de l'évacuation des émotions toxiques accumulées (colère, haine, culpabilité, remords, rancœur, amertume, etc.) et des poisons psychiques (fausses croyances, rumination mentale, obsessions, etc.), de même que la libération des parasitages spirituels (infestations). Il s'agit en effet de « rendre », de restituer tout ce dont nous nous sommes approprié de manière indue, ce que nous gardons jalousement et alors même que ces reliques du passé nous empoisonnent et entretiennent notre névrose. Cette expulsion ne peut s'effectuer correctement sans « courber l'échine ». Elle nous renvoie à la nécessité de l'humilité pour avancer sur le chemin de la libération, de « rendre les armes » et se « rendre à l'évidence ». Au fur et à mesure de la clarification de ces territoires, l'alternance avec l'usage ritualisé encore une fois des plantes psychoactives ou plantes-maîtresses permet à l'individu d'être témoin et protagoniste de ce qui se joue dans son monde intérieur, de procéder à une introspection profonde et d'être enseigné, informé (formé de l'intérieur) par les révélations qui surgissent alors de son savoir ontologique inné.

Alors surgit spontanément de cet immémorial savoir enfoui en nous la différence entre ce que crie notre âme et ce qu'elle susurre. Nous voyons alors que notre âme psychique crie des besoins auxquels l'âme spirituelle (notre esprit) répond par de discrets chuchotements au creux de notre oreille (entendement) le plus élevé. D'abord cela nous permet de prendre conscience que la psyché et le pneuma ne sont pas confondus et que le second transcende la première. Ensuite, notre esprit apparaît soudain comme relié lui-même à l'Esprit qui transcende et informe toute vie, toute existence. Et nous retrouvons la douce brise d'Elie qui le met en présence de Dieu.

Alors que notre âme crie qu'elle a besoin d'être aimée, l'esprit répond « aime ». Etre aimé dépend de l'autre et te place alors dans la dépendance de cet autre. Aimer ne dépend que de toi... si tu apprends à te nourrir de l'Amour.

Alors que notre âme hurle son besoin avide de reconnaissance, l'esprit lui propose de commencer par reconnaître l'autre, reconnaître sa différence, l'accepter, l'aimer et même jusqu'à lui donner la priorité. Elle



invite avec une « tendre sollicitude »⁴⁹ à apprendre à se différencier, à oser être soi-même, assumer son unicité sans craindre la solitude et l'abandon.

Alors que notre âme crie ses désirs insatisfaits, la sagesse universelle nous susurre l'humble prière, nous annonce que nous avons été désirés avant même d'exister. Elle nous invite à contempler à la racine de tous nos désirs, le seul désir véritable qui est celui de la connaissance de la Vérité, être en présence de Dieu. Et ce seul désir satisfait remplira la multiplicité des autres.

Alors que notre âme réclame à grand cris être entendue, l'esprit lui propose le silence pour écouter la réponse déjà maintes fois prononcée mais ignorée dans le brouhaha de notre vie et de notre monde intérieur.

Alors que nous nous plaignons d'avoir froid, d'avoir faim, d'être abandonnés, l'esprit répond que le vin et le miel sont gratuits, que la table est servie, que nous sommes attendus, mais que nous déclinons sans cesse l'invitation. Nous sommes trop occupés, trop absorbés dans nos soucis, trop distraits par les artifices du «monde».

Alors que nous nous gargarisons de « j'aimerais que », « il faut que », « y'a qu'à... », l'inspiration véritable nous signale qu'il suffit de vraiment vouloir et croire ce que nous voulons... Il suffit de demander, mais avec le cœur, pour être exaucés. L'esprit nous suggère simplement de remplacer « je voudrais mais... » par « je veux » et le ton de commande par celui de l'affectueuse demande.

Nous exigeons intensément de devenir libres, de sortir de notre prison, de notre enfermement. L'esprit nous répond gentiment qu'Il le souhaite encore plus intensément que nous, et qu'Il a Lui-même ouvert la porte, la voie est libre. Mais nous exigeons que ce soit Lui qui nous en sorte, qu'Il nous porte... Nous réclamons ce que nous avons déjà mais refusons de saisir. Notre cri de liberté est une éternelle demande d'assistanat.

A chaque cri, nous sommes renvoyés à la vérité de notre liberté et de notre volonté. Nous crions que nous voulons une Maman qui réponde à tous nos besoins et le Papa répond que la Maman a fait son travail, tout nous a été déjà donné, et qu'il est maintenant temps de se mettre en marche de par nous-mêmes, d'exercer notre liberté, de naître à la relation au Père.

6. La voie de la liberté

La guérison de notre carence de sens, du déficit de vie spirituelle authentique, origine fondamental de notre malaise individuelle et collectif dans notre société contemporaine postmoderne, trouve ainsi des réponses dans le travail chamanique bien conduit. Le surgissement de ces vérités qui découvrent progressivement l'unique Vérité, nous mène par deux voies complémentaires, celle de la gratitude et du pardon.

Il est extraordinaire d'observer avec quelle constance ces deux dimensions de la guérison s'imposent spontanément, je dirai qu'elles jaillissent, lors du travail initiatique inspiré des techniques chamaniques amazoniennes. Au-delà des critères d'âge, de culture, de niveau socio-économique, de situations de vie, au plus profond de chaque individu nourrissent la puissance d'auto-guérison.

L'individu se surprend lui-même à demander pardon, au début même sans savoir raisonnablement pourquoi et à qui. Ce cri du cœur l'emporte comme un élan irréfrenable. Il visualise alors progressivement toutes les situations de vie où il a porté préjudice aux autres, à tous les « autres » (la nature, la société...), y inclus lui-même (et son propre corps) et offenser le Tout-Autre. Le regard porté sur ce Mal commis, même et le plus souvent dans l'inconscience et l'ignorance, le renvoie à sa propre misère et au besoin, cette fois réel, de réparer ces fautes et d'accéder au pardon. Si cette constatation peut être évidemment douloureuse en blessant

⁴⁹ Cela renvoie à une prière que peut-être, derrière les mots usés, mais essentiels, nous pouvons maintenant entendre différemment: "Tendre sollicitude du Coeur de Jésus pour la conversion des pécheurs, unissez-moi à Vous". Donc être associé à l'Esprit divin dans sa manifestation visible et invisible pour ce retournement qui permet de corriger le tir et donner dans le mille de notre destinée.



l'ego, elle se montre dans le même temps d'une étonnante puissance libératrice en rétablissant celui-ci à sa juste place et en révélant ce qui est plus grand, plus fort et plus sain aux tréfonds de l'individu. Je n'ai jamais vu de contrition plus sincère et authentique que lors de cet audace travail de confrontation avec soi-même. Ceux-là mêmes qui cachaient soigneusement leurs plus viles transgressions se précipitent avec joie pour les révéler.

La repentance trouve son plein sens et autorise de ce fait le pardon. Un pardon qui s'offre en même temps qu'il se reçoit, sans attendre que l'autre ne l'accepte ou le désire. Sans non plus qu'il soit nécessaire de comprendre l'autre et ses motivations à nous avoir blessé. Car de fait le pardon sert précisément à répondre à l'inexcusable⁵⁰, sinon l'excuse y suffirait. Il ne constitue donc point excuse ni une validation de l'erreur de l'autre, ni la remise dans l'oubli puisqu'il nécessite plutôt du souvenir préalable de l'offense. Le pardon nous libère de l'esprit de vengeance. Cette dernière établissant une forme de dette qui nous lie au créancier. En demeurant attaché dans le présent à une dette du passé, nous ne sommes plus libres pour « aller de l'avant ».

L'acceptation pleine de l'erreur et de son pardon possible conduit à la réconciliation. La réconciliation ne se fait pas jour seulement en disant « je te pardonne » mais en y ajoutant « je demande à être pardonné ». La misère mise à jour est immédiatement placée sous la lumière de la vérité qui offre au même lieu le pardon et la guérison. La misère acceptée induit de ce fait l'acceptation possible de la miséricorde. La miséricorde est toujours et constamment offerte mais ne peut s'exercer au lieu de la faute que si l'individu lui ouvre librement l'accès par l'admission de l'erreur. Dans cette disponibilité permanente du pardon, Dieu se révèle « un père aux entrailles de mère » et le mot miséricorde en hébreu (la racine *reham*) renvoie à la notion d'entrailles, utérus, matrice⁵¹. Le pardon constitue un espace de re-matriciage, de renaissance.

Point d'une empoisonnante culpabilité qui torturerait l'individu pour lui faire payer sa méchanceté... le repas est en effet servi, gratuitement, si évidemment on ose répondre à l'invitation. Alors dans le même mouvement, à l'audacieux (mais non téméraire) individu se dévoilent simultanément le mal et son remède.

Dans cette simultanéité, surgit comme l'autre face du pardon cet emportement de gratitude. Là encore, il est fréquent d'observer comment le corps « exulte de joie » sans que l'individu ne comprenne de prime abord ce qui le saisit. Il éprouve cette grâce dans son corps, comme il se doit quand il s'agit d'une grâce véritable. Il goûte cet enthousiasme qui fait écho à l'agitation fébrile de ses plus fous désirs, ceux qui cachaient ce seul désir, cette « seule chose nécessaire »⁵². Et certains se mettent à prier spontanément, reviennent en mémoire des oraisons de l'enfance ; d'autres se surprennent à voir leurs mains se joindre spontanément sur leur poitrine ou adopter des postures inconnues auparavant d'eux-mêmes et manifestant respect, humilité, joie silencieuse, voire adoration. Certains s'observent à se signer du signe de la croix qu'ils n'ont jamais connu. Cette sortie des profondeurs de notre misère et de notre obscurité suscite une joie sans partage qui redonne au mot « rédemption » tout son sens oublié. La louange reprend des couleurs vitales et s'actualise dans notre ici et maintenant et cesse d'appartenir à un langage compassé, apparaît comme des incantations infantiles

⁵⁰ "Le pardon est là précisément pour pardonner ce que nulle excuse ne saurait excuser. Il est fait pour les cas désespérés ou incurables." Vladimir Jankélévitch, philosophe.

⁵¹ « Le SEIGNEUR est un « Dieu de tendresse (de miséricorde), bienveillant, lent à la colère... » (Ex 34,6) La même racine *reham* conjugue entrailles, matrice, utérus, miséricorde, tendresse. C'est l'attachement viscéral de la femme pour ses enfants « car ses entrailles (*reham*) étaient enflammées pour son enfant » (1 R 3,26). Il est un " Dieu Père aux entrailles de Mère ". Les prophètes souligneront cette miséricorde au cœur même des paroles de jugement. Veulent-ils ainsi exprimer le paradoxe en Dieu même, celui de la colère et celui de la miséricorde, laquelle finalement l'emporte toujours ? « Éphraïm est-il donc pour moi un fils si cher, un enfant tellement préféré, pour qu'après chacune de mes menaces je veuille encore me souvenir de lui ? C'est pour cela que mes entrailles s'émeuvent pour lui que pour lui déborde ma tendresse. » (Jr 31,20)

⁵² « Alors qu'il était en route avec ses disciples, Jésus entra dans un village. Une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une soeur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien ? Ma soeur me laisse seule à faire le service. Dis-lui donc de m'aider. » Le seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée. » (Luc 10, 38-42)



et soumises, être reléguée à un registre ecclésiastique suspect d'embrigadement, susciter l'ennui d'une vie éternelle ressemblant à une morne chorale de paroisse ou s'assimiler aux doux délires de charismatiques à l'exaltation hystérique. C'est ce sourire de Dieu qui marque leur visage et remplace le rire obscène, gras, sarcastique ou faux. Ils croyaient faire de l'esprit avec de bonnes blagues, ils découvrent ce que signifie être habité par l'Esprit.

Ce cheminement qui permet d'accueillir ces grâces du pardon et de la gratitude, demande que l'individu se positionne dans une juste intentionnalité et s'investisse à la mesure de son attente. En termes simples, cela dépend de sa sincérité et de sa confiance. Lorsque les ultimes stratégies de la peur cèdent devant cette confiance, le processus de foi est engagé...qui n'est pas à confondre avec la croyance.

Et il convient de répéter une fois encore que ce jaillissement surgit des abîmes de l'être, naturellement et spontanément, chez les sujets les plus divers et au-delà de tout bagage religieux ou de son absence. Pardon et gratitude se révèlent comme une assise commune à l'humain. Car lorsque la grâce agit et se dévoile, à la fine pointe de son âme, l'homme découvre la bonté du divin, la paternité aimante, affectueuse, douce et joyeuse du Père. Face à ce miroir de sa propre misère et le mystère de l'incomparable don qui y répond, retrouvant la vérité de sa nature humaine, celle de Fils héritier du Père divin, il ne peut que « demander grâce » et « rendre grâce ».

